

ENTRETIEN AVEC... MAÎTRE ROLAND HABERSETZER

Publié le 3.9.19

Par Neault



Nous recevons aujourd'hui **Maître Roland Habersetzer**, pour un entretien portant sur les arts martiaux dans la fiction mais également dans la vie réelle. Cet expert en budo et wushu, également écrivain, historien, est l'un des pionniers français dans le domaine martial. Auteur de très nombreux ouvrages à la valeur technique, historique et philosophique indéniable, il est également le fondateur du Tengu-no-michi, une voie martiale internationalement reconnue, alliant tradition et modernité. 9ème dan en karatedo, élevé au rang de Soké et Hanshi, l'homme a consacré sa vie à défendre des valeurs que l'on ne retrouve finalement que dans peu de dojo.

Nous vous conseillons vivement la lecture (gratuite) sur le site Tengu.fr de son ouvrage autobiographique, [Il faut que je vous raconte : 1957-2007](#), pour découvrir son parcours passionnant et son engagement de toute une vie.

— **Maître, merci tout d'abord d'avoir accepté de répondre à nos quelques questions, c'est un honneur et un plaisir de vous recevoir sur UMAC. Nous allons commencer par la fiction. Y a-t-il un film, une bande dessinée ou un roman traitant des arts martiaux qui vous a particulièrement marqué ? (par sa justesse ou au contraire, peut-être, son aspect ridicule)**

— Je pratiquais déjà depuis des années lorsque apparurent seulement les premiers et rares films faisant appel à des scènes de combat, toujours très courtes d'ailleurs, inspirées de techniques venues du Japon (un peu plus tard de Chine). Jamais rien de marquant dans le cadre du déroulement d'une histoire dont l'essentiel se voulait ailleurs.

— **À une époque, les films de Bruce Lee par exemple ou, plus tard, la saga *Karaté Kid*, ont fait découvrir les arts martiaux au grand public. Cela a même parfois décidé certains jeunes à faire leurs premiers pas dans un dojo. Pensez-vous que la fiction, malgré sa représentation très idéalisée voire spéculaire, puisse être un bon moyen de promotion des arts martiaux ?**

— Peut-être, mais à condition que le public garde présent à l'esprit que ces images (si c'est bien fait, elles constituent un beau spectacle, que l'on a le droit d'aimer) restent des images de film... Je me rappelle avoir visité en 1975 à Hong-Kong les studios Hammer Hill où l'on tournait les films d'arts martiaux chinois, qui commençaient à arriver chez nous dans la brèche ouverte par ceux de Bruce Lee. Et de constater avec stupeur que souvent les mêmes acteurs spécialisés dans les combats passaient quasi en continu d'un plateau à l'autre (où ils étaient sollicités pour des films différents, tournés quasi à la chaîne), et qu'ils y étaient filmés avec des techniques donnant des résultats proprement hallucinants à la projection (plusieurs caméras, angles différents, déroulement en vues séquencées pour une même action). Et où j'en ai vu se produire quelques-uns, des Bruce Lee... qui restèrent cependant inconnus (du moins chez nous), car n'ayant jamais profité de la même promotion médiatique... Ni, surtout, du timing qui fit que l'apparition des premiers films de Bruce Lee, fort bien faits il est vrai, vint à point nommé pour un public américain et occidental fortement en demande de ce type d'histoire martiale idéalisée.

Alors, oui, je me souviens de ces "années Bruce Lee", qui pendant 2 ou 3 ans après sa mort, ont amené dans nos dojo de Karaté de nombreux "pratiquants velléitaires" mais dont fort peu sont restés au bout de quelques semaines, rapidement confrontés à la limite entre fiction (enthousiasmante derrière son apparente facilité) et réalité de terrain (autrement plus fatigante et longue dans sa quête d'efficacité réelle). Les premiers films qui m'ont marqué, vraiment en profondeur, au début de ma pratique,

furent ceux de Akira Kurosawa, à commencer par ses 7 *Samourais*, *Yojimbo*, *Sanjuro*, avant tous les autres, car imprégnés de l'esprit martial (Budo) que j'étais venu chercher dans un dojo.

— **Vu votre notoriété, n'avez-vous jamais été contacté pour devenir conseiller technique sur un film ? Cela vous aurait-il amusé de chorégraphier un combat fictif ?**



— Non, jamais. N'oubliez pas que dès 1970 j'étais en quasi rupture avec la Fédération Française de Karaté (alors que j'avais construit dans son cadre les premiers dojo dans l'Est du pays depuis 1962), déjà pour raison d'incompatibilité d'objectifs (rupture concrétisée en 1974 par mon départ et la création de mon "Centre de Recherches Budo", en indépendance totale). Je poursuivais donc en "free lance", loin de Paris et des liens de copinage qui "faisaient et défaisaient" dans les luttes de pouvoir, et il est évident que personne n'allait penser à moi pour une telle fonction. Lorsque j'ai publié en 1975 mon premier roman, *Li, le Mandchou, les rebelles du Yang-Tsé*, mon éditeur m'avait dit qu'il avait de toute évidence été écrit comme un véritable scénario de film, avec notamment la description extrêmement précise de combats réellement "mis en scène", une description tout à fait crédible action par action et que... il n'y aurait eu plus qu'à... !! J'avais d'ailleurs failli envoyer mon livre aux studios de Hong-Kong... J'avais eu droit à une émission de télévision à la sortie de l'ouvrage (avec un présentateur très connu en ce temps, qui découvrit avec émerveillement ce qu'était le Kung-fu !), puis qui donna lieu à une lecture à la radio, où le comédien François Maistre incarnait le héros de mon livre, Li-Yu. C'était bien fait... quels souvenirs ! J'ai encore procédé avec le même soin, et avec le même plaisir, dans mon dernier roman *Amakusa, fils de Dieu*, pour mes descriptifs quasi visuels des échanges aux sabres entre Samourais. Encore un scénario de film ! Avis...

J'ai toujours eu ce même souci et cette même honnêteté du détail, qui ont également été à la base de tous mes livres techniques, précis avec leurs milliers de petits dessins (réalisés à l'encre de Chine, à la petite plume).

Alors, oui, une fonction de conseiller technique m'aurait bien plu, et je l'aurais sentie passionnément à ma portée. Mais ce type de contribution dans un film d'arts martiaux n'était pas encore envisageable en France. Aux USA, certes, mais nous n'avions pas chez nous des metteurs en scène intéressés par ce type de registre. Tout au plus des professionnels de la cascade (voitures, pour l'essentiel), déjà bien en place pour réaliser de telles séquences avec des acteurs connus. Moi, j'étais professeur d'Histoire et de Géographie dans un lointain lycée alsacien... Catalogué, comme on aime en France. J'étais bien le dernier auquel on aurait pensé en cas de besoin.



— **Y a-t-il un livre, un auteur, qui a particulièrement marqué votre enfance ou votre adolescence ? D'ailleurs, étiez-vous un grand "consommateur" de livres ?**

— J'ai toujours énormément lu dans mon adolescence. Tout mon argent de poche passait à acheter, notamment, les volumes de la collection scoute *Signe de Piste*, dont le directeur Serge Dalens, que je rencontraï plus de 20 ans plus tard à l'occasion d'une Foire du Livre à Bruxelles, m'incita à écrire un ouvrage à intégrer dans sa collection. Ce fut *La Parure du Guerrier*, en 1978, qui se déroule dans un milieu de jeunes pratiquant le Karatedo. Monsieur Dalens me fit l'énorme plaisir de m'écrire que c'était l'un des titres les plus "forts" de la collection, ce qui, venant d'une personne comme lui, était un hommage... Le livre ne fut pas un succès de librairie (les collections pour les jeunes tombaient dans l'oubli, mauvais timing !) mais c'était la réalisation d'un rêve de jeunesse pour moi. Il y a "tout moi" dans ces pages écrites d'un jet...

— **Je me suis laissé dire que vous aviez influencé un album des aventures de Blake et Mortimer, pourriez-vous nous en dire un peu plus sur cette utilisation indirecte de votre travail ?**

Extrait du Guide Marabout du Karaté (1969).

— Je n'irais pas jusqu'à dire que je l'ai influencé, mais il est exact que, de manière tout à fait inattendue pour moi, je me suis trouvé "présent" dans l'album d'Edgard Jacobs (1904-1987), *Les 3 formules du professeur Sato*, paru en 1971. Imaginez : un auteur dont je lisais passionnément les BD lorsque, adolescent, je découvris ses "Aventures de

Blake et Mortimer", qui s'est inspiré des photos de mon *Guide Marabout du Karaté* pour illustrer une planche mettant en scène un karateka, et notamment un dessin où je "me" retrouvais dans un yoko-geri, exactement comme sur l'une des photos de mon livre paru en 1969 ! Ce fut un réel bonheur, d'autant que Edgard Jacobs répondit de manière fort sympathique et élégante au courrier que je lui avais adressé à ce sujet, en me remerciant de ma "collaboration" ! Encore un clin d'œil vers le temps de mon adolescence et un rappel au temps qui m'en éloignait... Il y avait alors fort peu de documentation sur "l'art de la main vide", et le dessinateur italien Marcello était déjà parti, avant Jacobs, d'une photo de mon *Apprenez vous-même le Karaté* (1968) pour son héros Docteur Justice. À propos de dessins, saviez-vous que les premiers manga (illustrant des histoires de samourais) sont parus en France en encarts dans la revue *Budo Magazine* de Henri Plée, dont celui-ci m'avait confié la rédaction en 1970 ? Monsieur Plée était là aussi un précurseur, et je n'imaginai même pas l'avenir que pouvait avoir ce genre de publications...



Une planche d'Edgard Jacobs (Les 3 Formules du professeur Sato, 1971), inspirée par le Guide Marabout du Karaté.

— À une époque, alors que le judo était déjà enseigné en France, le karaté était considéré par beaucoup comme un "sport de voyous" parce que l'on utilisait... les coups de pied. Cela paraît bien naïf de nos jours, et ça en dit long sur le changement radical de mentalité. Entre ce moment où vous pénétrez pour la première fois dans un dojo et aujourd'hui, quels sont les autres changements, positifs ou négatifs, qui vous ont le plus marqué ?

— Là, c'est tout un programme... Je commencerais par rappeler, comme je l'ai fait dans mes "Mémoires 1957-2007", les mots de mon père (qui m'avait introduit au judo, sport noble à ses yeux, par l'intermédiaire d'un ami) quand j'essayais de lui expliquer ce qu'était (en ce temps-là) le karaté, nouvellement introduit en France : "Comment veux-tu faire ce sport de voyous, où l'on frappe des pieds dans les parties de l'adversaire !" J'avais beau tenter d'argumenter, la cause restait entendue... pour lui cela restait un comportement de gangster, qu'il ne voulait cautionner ni de près ni de loin : il n'a jamais voulu me voir en keikogi, jamais, même après l'obtention de ma ceinture noire en 1961. Pour le reste, je dirais encore qu'à l'époque les contacts les plus violents étaient dus aux blocages, mais que les contre-attaques restaient vigoureusement contrôlées, hormis convention préalable. Tout se faisait avec le plus grand sérieux. Jamais d'interruption pour aller boire, ou ce genre de choses (aujourd'hui, c'est le portable qui peut sonner dans un coin !). On ne jouait pas, on était là pour s'entraîner dur, progresser dans des cours dont la densité, l'aspect répétitif, la durée (ah, ces kihon interminables dans les keikogi trempés collant à la peau !), ne pourraient aujourd'hui plus être proposés à personne. On aurait des dojo rapidement désertés... Les temps ont changé.



Le Docteur Justice, cette fois inspiré par l'ouvrage Apprenez vous-même le karaté (1968).

— Alors, pour beaucoup, les arts martiaux sont de jolies chorégraphies martiales dans les films, voire une gesticulation étrange aux Jeux Olympiques, quand deux individus apparemment très motivés se tirent sur le poignoir sous le regard ébahi de la foule. Mais, dans la vie réelle, dans le monde d'aujourd'hui, les arts martiaux (donc l'art de la guerre, accompagné d'un enseignement spirituel) ont-ils encore un sens ?

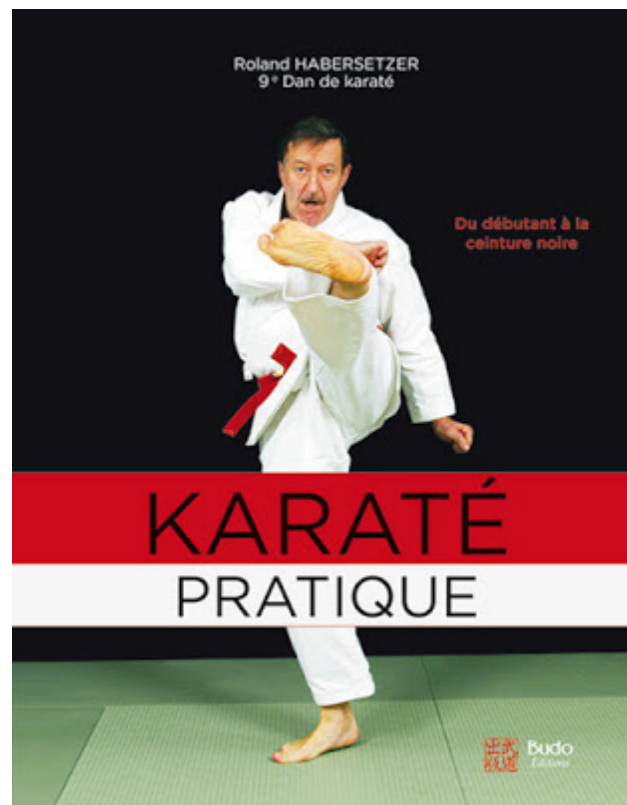
— C'est le vrai débat. Le sens du combat que je mène depuis toujours. Nous sommes depuis ces dernières années noyés par une surenchère de "gesticulations d'origine martiale", qui n'ont rien à voir avec le sens authentique et initial de ces démarches, qui méritent pourtant qu'on les perpétue. L'art réellement "martial" est au-delà de la science des techniques de guerre. Ces dernières ont un objectif clairement cerné et facile à atteindre : tuer pour ne pas être tué. Par tous les moyens. Dans un tel cadre, les moyens sont nombreux, sous des vocables divers, chez tous les peuples du monde. Depuis toujours. Mais "l'art", c'est encore autre chose. C'est être confronté en permanence au défi qu'est la nécessité de survivre tout en respectant jusqu'à l'extrême limite le respect de la vie de celui ou de ceux qui prétendent pouvoir s'y opposer.

L'art martial, c'est l'interrogation quasi obsessionnelle sur la vie et la mort, de soi et d'autrui. C'est, notamment, l'enseignement de tous les maîtres du sabre du Japon ancien. Tuer, cela peut-être facile. Laissez la vie (malgré...), c'est une décision et un pouvoir qui fait qu'un homme peut rester un homme même dans la fureur d'un affrontement de survie. Sans accompagnement spirituel, l'homme peut facilement être gavé de techniques de destruction efficaces, mais il reste alors livré aux débordements de ses seuls instincts. Ce n'est en rien le "discours" de l'art "martial", avec le rappel de valeurs qui s'adressent à l'humain. On l'oublie allégrement de nos jours, captivé par le goût des démonstrations et des spectacles joliment orchestrés. On a troqué la crédibilité de ce que l'on nous donne à voir contre le plaisir que provoque la beauté de l'image perçue.



Toujours le Docteur Justice et la source de sa technique.

— L'aphorisme *Ne pas frapper, ne pas subir* définit en quelque sorte la philosophie de votre Tengu. Bien que les mots soient français, ils sont ici empreints d'une forme de voile pudique et brumeux très asiatique, le sens profond de ce qui est résumé n'étant pas forcément immédiatement accessible. Pourriez-vous, pour les lecteurs qui ne sont pas familiers de cette Voie, nous expliquer ce que cela signifie ?



— Oui, difficile, je m'en suis rendu compte ces dernières années surtout. Car tout est dans la virgule de mon "ne pas se battre, ne pas subir"... si on ne doit pas accepter de se laisser aller à combattre pour des raisons futiles (valorisation de son ego, besoin de reconnaissance extérieure, médailles, titres, pour le jeu, pour les applaudissements de la foule...), il ne faut pas non plus accepter de subir ce qui est, au bout du bout, inacceptable. Car comme le dit un proverbe chinois, "L'Homme ne doit pas se prendre pour une étoile, mais ne pas se laisser fouler aux pieds comme une herbe." Or je ressens bien, au cours des stages que je donne encore, que le "ne pas se battre" de ma "Voie Tengu" est un enseignement qui passe bien, mais que le "ne pas subir" en est une autre partie qui déroute de plus en plus... Probablement parce que l'évolution de la société globale met très largement en avant un message de paix alors que le simple fait d'évoquer un "refus" de quelque chose, donc une potentialité d'opposition physique, débouche forcément sur une forme de violence, un mot prohibé dans la moindre de ses connotations. Même si l'évolution du monde va, à mon avis, dans le sens opposé.

Car la vraie violence n'est-elle pas installée partout, dans une société où on a laissé monter les oppositions et les haines ? Où tout contrôle effectif de cette violence devient impossible lorsque, brutalement, elle se rappelle ici ou là, de manière parfois tout à fait inattendue. L'art martial, même dans sa recherche première de la paix, oppose aussi à la violence adverse et subie une limite qu'elle ne doit pas franchir. Jamais. En toute détermination. C'est la virgule de l'aphorisme cité, qui devrait être pour chaque pratiquant d'un art de guerre une préoccupation permanente. Donner un contour à un "guerrier pacifique" (et non pacifiste), capable d'intervenir, pour protéger, si certaines limites sont franchies. Mais je comprends que cela puisse être une perspective fatigante pour une grosse majorité de "pratiquants" qui préfèrent en rester à "jouer" sportivement avec des règles beaucoup moins contraignantes. Ma "Voie Tengu" est éducative, comme tout art martial digne de ce nom. Parler éducatif, c'est ne pas exclure d'emblée le contraignant et l'effort. Perspective qui n'est absolument plus dans l'ère de notre temps. C'est bien pourquoi il ne peut y avoir foule sur cette Voie que je propose... du moins pas avant longtemps... car les temps changeront.

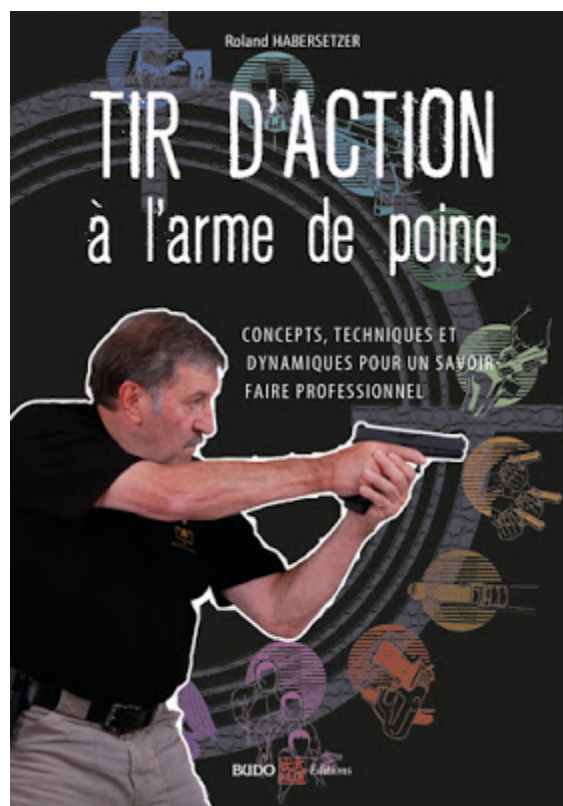
— Vous avez rencontré de nombreux sensei asiatiques ou européens, quel est celui qui vous a le plus marqué, le plus impressionné, et pourquoi ?

— Je crois pouvoir avancer sans hésiter le nom de Ogura Tsuneyoshi O-sensei (1927-2007). S'il n'y en avait qu'un, ce serait lui. Parce qu'il y eut entre nous, dès notre première rencontre en 1973, un contact inexplicable mais intime (Kumiuchi), qui s'est encore affermi au cours du temps, fait d'une confiance réciproque. Il a compris dès sa première venue en Alsace que mes efforts et mes crédits dans le martial allaient dans le même sens que les siens. Et qu'il pouvait me faire confiance en me délivrant le titre de Shihan alors que je n'avais que 31 ans. Parce qu'il avait une énorme connaissance du passé de l'art martial, après avoir fréquenté les plus anciens de l'art, qui l'avaient apprécié en retour. Maître Ogura était une bibliothèque martiale, avec des archives dont il m'a largement fait profiter. Il possédait une aura qui impactait tous ceux qui l'approchaient. Son charisme était exceptionnel. Et puis, comme j'avais perdu mon père quatre ans avant la rencontre avec Sensei, je sentais que je pouvais m'appuyer sur lui, et même me "confronter" à lui sur un certain nombre d'opinions que l'on peut avoir sur les choses de la vie (ou même certains points de technique) ; il acceptait mes petites rebellions (en tout respect à son égard), comme un père sentant qu'il faut laisser à un fils ce temps d'opposition inscrit dans l'élaboration d'une maturité... Quand nous nous sommes quittés en 2006, après qu'il m'eut donné le titre de Soke pour ma "Voie Tengu", le plus grand cadeau d'adieu qu'il pouvait me faire, nous savions que nous ne nous reverrions plus (il était déjà très malade), et je m'en souviens comme d'un déchirement. Je n'avais, définitivement, plus personne qui "allait devant"...

— Votre dernier ouvrage, *Fondamentalement Martial*, regroupe une sélection de vos nombreux articles, parus à différentes époques. Plutôt qu'un livre ayant une progression narrative classique, l'on se retrouve face à un recueil dans lequel on peut piocher, suivant l'humeur et le besoin du moment. Le tout permettant ensuite de construire ou nuancer une réflexion personnelle. Pensez-vous qu'il pourrait devenir une sorte de livre de chevet intemporel, voire un *Tao Te Ching* moderne ?

— Là vous êtes gentil... d'y penser est me faire grand honneur... ! Je voulais surtout laisser un ouvrage donnant des bases pour une réflexion personnelle, comme vous dites, selon les humeurs, les besoins, le temps, la maturité de chacun. En résumant (un peu !) tout ce que j'ai bien pu écrire depuis mes premiers éditoriaux de *Budo Magazine*, au début des années 1970. Car dans tout ce que j'ai jamais dit et écrit, et montré sur les tatamis, je n'ai jamais bougé d'une virgule... depuis 60 ans !

— Dans votre conception de l'étude et la pratique des arts martiaux, vous intégrez aussi les armes à feu, ce qui peut surprendre à première vue (voire attirer les critiques des plus obtus). Pourtant, il semble évident de devoir en passer par là si l'on veut enseigner un art martial efficace et adapté à notre temps. Que peut apporter, selon vous, la philosophie martiale traditionnelle au monde des tireurs "sportifs" ? Ces mondes sont-ils d'ailleurs seulement compatibles ?



— Dans mes allusions au tir, dans mon livre *Tir d'action à l'arme de poing*, pas plus que dans mes nombreux articles parus depuis 2003 dans diverses revues d'armes et de protection personnelle pour attirer l'attention sur ma démarche (je savais bien que

cela provoquerait des questionnements à mon sujet), je ne m'adresse pas au monde des tireurs "sportifs", pas plus que dans la démarche de ma pratique de la "main nue" je ne m'adresse aux pratiquants d'un karaté limité au cadre sportif. Je voudrais simplement que l'on en revienne à la préoccupation du martial d'origine. Quelque chose comme "faire flèche de tout bois" (sur le plan technique, donc le contenant) avec maintien du fond éducatif et moral (donc le contenu). Je suis persuadé qu'il faut sans cesse actualiser les connaissances techniques du combat individuel parvenues jusqu'à nous, pour que survive sans s'appauvrir ni se dénaturer l'âme même de la Voie Martiale. Qu'il faut donner au martial une autre, nouvelle, lisibilité, plus attrayante pour les nouvelles générations, car ancrée dans notre temps. Celle qui lui donnera quittance effective dans le monde réel, tout en continuant à nourrir l'imaginaire à travers ses vécus internes, car il est dit aussi que sans matière à rêve le motivant, l'homme ne progresse plus. Mais en rappelant cette optique sans détour je suis évidemment très loin de pouvoir (ni même de vouloir) proposer une inflexion de pratique chez des centaines de milliers de pratiquants ravis de se mouvoir dans un soi-disant martial régulé et autorisé. Je veux quand-même essayer de leur dire (car qui le sait ?) qu'il y eut au Japon dès le XVIIe siècle, très vite après l'entrée des armes à feu portugaises dans le pays, de nombreuses écoles de tir (Ho-jutsu) dirigées par d'authentiques Samourais, alliant sans la moindre hésitation d'ordre éthique le sabre et le pistolet ou le mousquet... Ces Samourais-là ont privilégié l'efficacité de terrain sur les formes figées et désuètes de travail au sabre pratiquées dans les dojos de l'époque Tokugawa et qui, confrontées aux défis extérieurs venant de guerriers non limités dans des formes imposées par le pouvoir, ont enregistré, le moins que l'on puisse dire, de sérieuses déconvenues. Mais qui le sait encore ? Qui veut seulement le savoir ? Cela dérange un peu quand-même... Étonnez-vous qu'il n'y ait jamais eu de réactions (sinon de tentatives de dénigrement dans mon dos) venues du milieu de nos dojo, alors que mes propositions en Ho-jutsu (et mon livre où je posais mes objectifs sans confusion possible) ont eu la quittance de nombreux professionnels directement concernés. Qui commencent même à les intégrer en partie dans des cursus de formation. Le tir fait partie d'un troisième domaine de compétence dans mon enseignement (Tengu-ryu Ho-jutsu), mais ce domaine ne s'adresse bien entendu qu'à un petit nombre de mes ceintures noires, triées sur le volet, et parfaitement en règle avec les dispositions légales dans le domaine des armes. C'est juste un travail d'avant-garde qui s'inscrit dans la déjà longue histoire des arts martiaux...

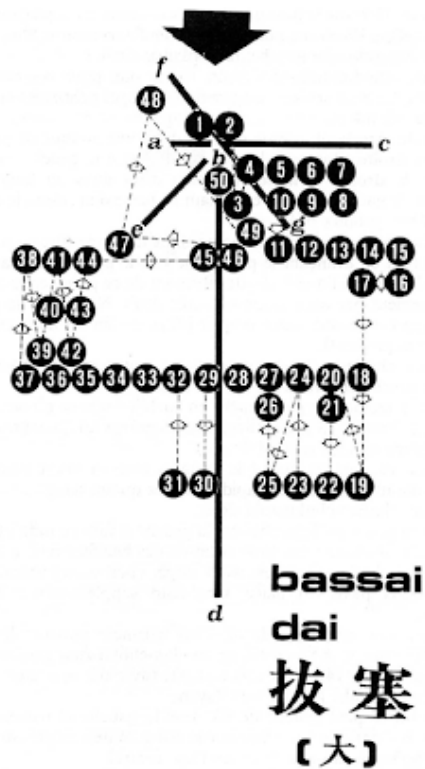
— **J'aimerais si possible que l'on revienne sur un concept relativement mal compris en Occident, qui veut que "la technique n'est rien sans l'esprit". Ou, comme le disait de manière encore plus obscure Gichin Funakoshi, "esprit plus que technique". Cela a donné lieu à diverses dérives, certains pensant que l'esprit pouvait se charger de tout et permettre l'économie de la technique, alors qu'il s'agit surtout du dépassement de cette dernière, une fois qu'elle est maîtrisée et parfaitement intégrée.**

Pourriez-vous nous expliquer cette "phase" un peu complexe du cheminement individuel, lorsque l'on parvient à transcender ce lourd carcan que l'on a pourtant respecté des années durant ? Est-ce cela le fameux éveil (ou satori), tant fantasmé parfois ?

— La réponse est dans votre question : "il s'agit surtout du dépassement de cette dernière (la technique), une fois qu'elle est maîtrisée et parfaitement intégrée". Mais comment ? Jusqu'où est-il indispensable d'aller dans le strict respect de ces techniques ? Combien de temps ? Il ne faut pas aller trop vite (une incubation de 20 ans, sans se permettre la moindre dérive par rapport à un enseignement orthodoxe, me paraît un minimum), mais surtout ne pas attendre trop tard, lorsque ni corps ni esprit, figés par le temps et la vie passée, ne sont plus capables de réagir à une autre "rencontre", d'accepter encore de découvrir cet "autre versant" d'une pratique qu'ils pensaient depuis longtemps aboutie. C'est le piège des hauts grades : on est alors, quelque part, pris en otage par sa propre image donnée... Une fois arrivé à ce stade, très peu de gens peuvent encore bouger. Trop de risques... On s'agrippe à ce que l'on a ! Et on le défend bec et ongles. Il faut un certain courage pour s'affranchir des acquis rassurants. Mais l'éveil (satori) est à ce prix. L'éveil, c'est entrer dans une nouvelle perception des choses. Une sorte de rupture avec ce qui était avant, qui peut paraître d'autant plus brutale que l'on dormait profondément... Cela peut faire peur.

— Autre question se rapportant à un domaine parfois également mal compris (entre vénération absurde portant sur la position du moindre orteil et le dénigrement, tout aussi absurde, de ceux qui ne voient là qu'une perte de temps ou une vague occupation poétique) : un kata, c'est quoi et, surtout, ça sert à quoi ?

— J'ai écrit énormément de pages sur ce sujet... mais on peut résumer. C'est quoi, un kata ? La trace d'une volonté de transmission. Une image venue de nos racines martiales. Il faut se replacer le plus soigneusement possible dans cette trace, sans l'abîmer, avec respect, modestie, prudence. Sans kata il n'y a pas d'art martial, seulement des techniques en vrac. Ça sert à quoi, un kata ? D'abord à nous faire intégrer les essentiels, aussi bien pour ce qui est de la technique, des comportements sur le terrain, des bougés, des rythmes, des sensations internes, des orientations d'esprit. Il n'y a pas tout, mais l'essentiel de tout. Le kata sert à discipliner, à se couler dans un moule. Le moule initial. À partir de là, mais bien plus tard, on peut se permettre de regarder ailleurs, avant que corps et esprit ne s'éteignent doucement dans des formes anesthésiantes car trop longtemps simplement reproduites telles. C'est cette attitude que j'évoquais plus haut à propos de l'éveil. Ensuite, et toujours, le kata est le souvenir que nous sommes sur une route où nous ne faisons que passer. Un pont entre passé et futur. Un bien laissé par d'autres, qu'il faut se garder de dénaturer ou de détruire pour nos petits besoins d'ego impatient... Cela arrive hélas souvent.



Représentation technique d'un kata (le Bassai Dai) et le début de sa mise en scène graphique, par Roland Habersetzer.

— Vous avez averti, depuis très longtemps (au point que l'on vous a parfois accusé de pratiquer un "karaté intello", un compliment finalement de la part des individus malintentionnés qui employaient ce terme pour railler), sur les dérives multiples et contraires qui minent le domaine martial. Certains, d'un côté, vont employer une violence débridée, sans aucun questionnement moral, et, sur le versant opposé, des idéalistes vont au final pratiquer un ersatz d'art martial, qui ne leur sera d'aucun secours en cas de situation critique. Cela paraît évident, mais il est de plus en plus difficile de faire comprendre au plus grand nombre qu'un art martial doit être efficace, réellement efficace en situation de combat (que l'on souhaite éviter, bien entendu), mais qu'en tant que Voie spirituelle, il doit en plus conduire à l'élévation de l'individu qui, conscient de sa force, ses possibilités, agit en être responsable et bienveillant. N'est-on pas ici au cœur finalement, non du "problème", mais du concept même de dualité propre à la philosophie asiatique ou même à l'être humain ? Cette recherche de l'équilibre, de l'harmonie, qui conduit à faire le nécessaire, pas moins, et le suffisant, pas plus, est aussi au cœur du Tengu, mais également presque au cœur de tout processus de réflexion. Pourquoi ce qui apparaît comme aussi évident, aussi universel, est-il aussi difficile à réaliser, voire même à comprendre pour certains ?

— Vous mettez le doigt sur le cœur de la réflexion qui doit accompagner toute pratique martiale. Se tenir aux conseils des anciens, ceux qui ont initié la route de la "main vide", avoir confiance en leur démarche et en leur volonté de transmettre, est chose certes rendue difficile dans ce monde qui ne cesse de changer, et où les repères sont allègrement piétinés un peu partout. On ne sait pas quand ni surtout comment cette déliquescence accélérée prendra fin. L'élévation de l'individu, pour soi et pour les autres, est loin d'être au centre des préoccupations actuelles ! Cela appartient au temps révolu des Kano Jigoro (surtout) et Funakoshi Gichin (avec la même préoccupation que Itosu), éducateurs de métier, enseignants, qui proposaient un accompagnement à la jeunesse d'un Japon confronté à l'invasion de la modernité technologique et administrative dans le premier quart du XXe siècle. Pour une jeunesse qu'ils voulaient forte, et utile à leur pays. Ce type même de préoccupation qui séduisit aussi l'Occident, avec l'arrivée du judo puis du karaté, et qui provoqua chez nous un engouement certain, un état d'esprit qui soufflait dans nos premiers dojos.



Et qui m'y vit venir aussi, et rester, séduit et enthousiasmé par l'enjeu à la fois technique (efficacité) et mental (se transcender, en apprenant à se connaître soi-même à travers l'effort. Et ceci dans l'esprit de Kano, "Entraide et prospérité mutuelle", c'est-à-dire pour le mieux-être de tous. Y avait-il objectif plus enthousiasmant ?).

Mais cela, c'était avant, bien avant... À qui peut-on raconter aujourd'hui ce type d'ambiance ? Lorsque, pour garder le plus d'élèves possibles (et de plus en plus jeunes, et aussi de plus en plus âgés, en ménageant les uns et les autres) on est prêt à accorder tout dans la rapidité et la facilité, grades, diplômes, médailles, sur fond de jeux et de spectacles. Peu importe le réel. L'important est de s'amuser. Finalement tout le monde en a pour son argent... Car c'était là le début de la fin : lorsque l'art martial s'est corrodé très vite au contact de l'argent qu'il était possible d'y gagner (cotisations). La priorité a changé. Comme la question de l'humain, de l'équilibre intérieur, de la recherche d'une harmonie qui pourrait être appliquée à tout et à tous, dans une société apaisée... Regardez les expressions de violence qui montent même dans les affrontements "sportifs", prétexte à ces transpirations de violence (j'y comprends les supporters...). Voyez ces publications ne vendant plus que grâce à leurs articles dits de survie et de self-défense à tout prix, où des experts connus montrent en film-images et dans l'irresponsabilité totale comment blesser gravement, voire tuer, sans jamais attirer l'attention sur le contrôle indispensable (ce qui serait le début d'une éducation, mais il ne faut surtout pas fatiguer le lecteur avec ce qui n'est pas loin d'être

devenu un gros mot...). Je vais jusqu'à dire qu'un certain nombre de ces publications devraient être interdites pour incitation à la violence débridée. Où donc et comment les jeunes apprennent-ils à attaquer en bande pour aller jusqu'à détruire à coups de pied dans la tête le malheureux déjà au sol... ? Pas dans un vrai dojo ! Pas dans le mien, en tous cas ! Que sont devenus ces "lieux où souffle l'esprit" (do-jo), où est l'éthique, le code de conduite ? Et que penser de l'explosion, en train de s'amplifier, d'affrontements de plus en plus violents, sous couleur sportive, dans de véritables cages à gladiateurs ? Et pouvez-vous seulement penser que, sans rien dire, j'avale ma colère ? Bravo, pour le tissu éducatif que l'on propose à nos jeunes ! Cela va s'arrêter quand ? Regardez encore tous ces gens qui enseignent sans vergogne sur internet. Pontifiant souvent à propos de n'importe quoi, de techniques banales en ce qui concerne le karaté, que j'illustrais déjà il y a 50 ans dans mes manuels (et que je pensais dépassées depuis). Toujours sans contrôle. Comment le néophyte peut-il s'y reconnaître, émettre le début d'un soupçon de critique, s'engager par un choix réfléchi... ? Et ne cherchez pas à me rassurer en me disant qu'il s'agit d'une minorité parmi une masse de gens de bien qui "fonctionnent" paisiblement comme avant. J'ai appris, en historien, à me méfier des minorités qui n'attirent l'attention que bien trop tard, lorsque les choses sont définitivement orientées. Je ne décolère pas de voir s'installer tant de passivité permissive. J'aime trop, et toujours autant, les arts martiaux de mes débuts. Que je ne reconnais plus dans ce que l'on en a fait. Alors, non, ce n'est pas que la dualité entre violence et incitation à la paix, sur fond de réflexion permanente, cette apparente contradiction qui existe dans la philosophie que sous-entend une pratique que l'on peut réellement qualifier de martiale, soit difficile à comprendre ou à dépasser. C'est simplement parce que plus personne ne veut plus se donner la peine d'expliquer et d'inciter. Pourquoi s'en donner la peine ? Alors que l'on peut gagner de l'argent (et la notoriété en plus) en surfant sur la crédulité et l'ignorance du public ? On peut se passer de ce devoir d'exemplarité qui devrait motiver tout authentique Sensei (qui n'est ni un entraîneur, ni un coach...). Il est tellement plus facile de brocarder un "karaté intello"... On reste à la portée du plus grand nombre. Cool...

— Si vous deviez vous adresser à un adolescent, intéressé par les arts martiaux, que lui conseilleriez-vous d'éviter ou, au contraire, de faire, d'étudier ?

— Je lui dirais de ne jamais trop s'attacher à la personne qui lui semble incarner le mieux l'idée de ce qu'il veut pratiquer, mais à l'idée en soi. D'y croire, même en pleine tempête, de changer le guide s'il le faut, tout humain restant parfaitement sujet à erreurs et changements de comportement dans sa vie, mais de regarder toujours vers le haut de la montagne, là où il pense trouver ce qui le pousse en avant ! De changer de guide, ou d'aller seul, avec courage et détermination. En prenant le temps. En confiance.

— Vous avez accompli un travail immense pendant des décennies, en conservant votre cap et votre intégrité, malgré l'adversité, les dérives, les critiques, les mesquineries de quelques individus et fédérations... pourtant, ceux qui vous connaissent bien et ont l'habitude de vous lire sentent que vous êtes, ces derniers temps, quelque peu résigné, voire amer. Êtes-vous à ce point pessimiste quant à l'avenir des arts martiaux et de notre société en général ?

— Je ne cherche pas à m'en cacher. Je ne vais pas jouer au vieux sage satisfait de sa vie. Je me suis toujours tenu "droit dans mes bottes", comme vous avez la gentillesse de le souligner, je n'ai jamais transigé sur rien, ni avec personne (notamment au niveau des grades, ce qui m'en a valu des inimitiés, et des... absences de reconnaissance, pour en rester à l'euphémisme). De tout cela, je ne regrette rien. Absolument rien. Sinon de n'avoir pas toujours été vigilant avec des personnes que je croyais amies, dans ma naïveté. Mais c'est fait. Mais dire aujourd'hui, en me retirant quelque part de cette



aventure après 61 ans de pratique largement engagée pour les autres, que j'en suis satisfait, serait un mensonge. Le temps de l'hiver est venu dans ma vie... Ce temps où je devrais me sentir apaisé. Il n'en est rien. Pourquoi donc le faire croire ? C'est qu'il me reste la colère, et la douleur, d'avoir finalement été obligé d'admettre qu'on ne peut décidément rien changer aux dangereuses évolutions sociétales de notre temps. Je croyais très fort que l'enseignement des arts martiaux (avec l'esprit que cela sous-entend) pouvait faire office de levier avec lequel on pouvait espérer agir dans nos sociétés. Parmi d'autres leviers, sans doute,

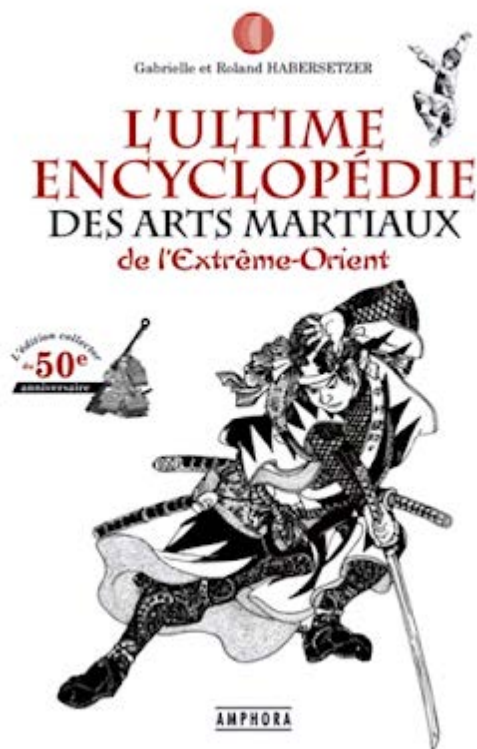
mais c'était celui que j'avais choisi et je m'y suis cramponné avec une foi très forte. "Si tu n'es pas d'accord avec quelque chose, fais quelque chose pour que cela change" est un dicton américain que j'ai essayé de mettre en application dans ma petite vie. Nous aurions été nombreux à le faire, nous aurions sûrement pu... Aujourd'hui, c'est la prise de conscience d'une mission impossible. Et c'est dur à admettre. J'ai trop vécu tout cela avec un engagement viscéral, et affectif. Comment ne pas me sentir déçu ? Comment ne pas sentir certains jours du découragement et de l'amertume ? J'ai choisi d'enseigner toute ma vie, au lycée comme au dojo, avec passion, avec un discours qui

n'a jamais été "inodore, incolore et sans saveur"... mais que j'ai voulu argumenter, passionné, engagé. Pour que les nouvelles générations apprennent des erreurs du passé. Pour que quelques-uns sur cette planète ne puissent plus impunément décider de nos vies, en fonction de ce qui les arrange, au moment où cela les arrange. Mais nous n'avons rien appris. Pas voulu ouvrir les yeux. Encore moins décidé que cela s'arrête par notre action sur les concepts et les choses. Comment voulez-vous que quelqu'un, toujours habité par la démarche éducative, et remettant sans cesse sur l'ouvrage, ici et là, dans tant de pays, dans tant d'écrits, n'en ressorte pas pessimiste ? C'est la rançon d'un regard froid et honnête que je porte sur nos sociétés. Les arts martiaux n'en étant bien entendu qu'une minime composante, mais dont le rapide effondrement actuel dans une sorte d'acceptation irresponsable et collective est une parfaite illustration. Encore que là, voyez-vous, j'aimerais tant me tromper. Mais en cet hiver qui s'installe, je me sens un peu seul. J'avais pris l'habitude de nager contre le courant, même quand ce courant est devenu de plus en plus fort. J'assumais un choix. Mais maintenant qu'ont rompu les derniers barrages qui ont libéré toutes ces dérives qui submergent aujourd'hui ce qu'on qualifiait de martial, je sens l'impérieuse urgence de me retirer enfin sur la rive, pour regarder passer ce courant destructeur. Ce "mainstream karaté"... Et je comprends seulement cette phrase que l'on attribue à Miyamoto Musashi, "la voie martiale est une voie où l'on va seul", comme Samourai ou comme Ronin (ce qui est mon cas, puisque je ne voulais jamais être vassal d'aucun système). Mais si l'on peut cheminer avec force sur cette voie solitaire pendant longtemps, au printemps, en été, et même à l'automne d'une vie, quand vient le bout de la route... et qu'on se retourne pour voir... c'est un peu moins évident, et devient certainement plus difficile. Ce n'est pas pour autant que je me sens prêt à déplacer mes curseurs en fonction des modes du temps dans lequel je vieillis.

— Pourriez-vous nous dire un mot sur vos éventuels futurs projets ?

— Comme j'ai tout dit, tout écrit (je me répète, mais j'en ai le sentiment très ancré en moi), je ne ferai plus rien dans ce sens. Que l'on me lise ou relise. Pour tout vous dire, j'hésite à publier la suite de mes "Mémoires" (2007-2017), qui risquent d'être par trop teintées d'amertume... À côté de ma vie professionnelle (qui était en soi déjà tout un programme, et dont j'en suis déjà à 17 ans de retraite en ce domaine), j'ai vécu une vie martiale fabuleuse, dans ses réalisations passionnantes, ses rencontres, ses découvertes externes comme internes, ses espoirs de progression, mais tant d'activités au même rythme doivent finir au risque de brûler le reliquat d'énergie qu'elles m'ont laissé. C'est pourquoi j'ai pris un tournant décisif lors du dernier stage de printemps en mai dernier : j'ai mis fin à 45 ans de présidence de l'association que j'avais créée, devenue au fil des années le "Centre de Recherche Budo-Institut Tengu", et j'ai passé le relais à des personnes de confiance qui me suivent depuis plus de 30 ans, et qui continueront mon travail mieux que moi désormais. Mes projets se résument en une pratique en solo dans mon dojo personnel de St-Nabor et une ou deux "sorties" pour les traditionnels stages de printemps ou d'hiver à Strasbourg, avec et pour mes nombreux "Tengu" (ainsi que ceux qui voudraient encore

les rejoindre !). Tant que mon corps suivra. La passion pour ma voie martiale est heureusement toujours vivante, mais j'arrête ce prosélytisme "à destination extérieure" (en dehors des limites de mon association) qui m'a tant usé, déçu dans ses résultats et est finalement resté totalement improductif. Quelques "succès d'estime", que l'on m'a rapportés d'ici ou de là, sont si loin d'une vague de fond, capable d'interpeller et d'infléchir les systèmes. Même si j'en remercie sincèrement ceux qui ont pris le soin de me le faire savoir. Pour le reste, nous étions trop peu nombreux, et trop dispersés... Bref, je fais partie des derniers qui restent d'une autre époque, que le temps va bien finir par faire taire, et j'en ai enfin (!) pris conscience. J'en ai plus qu'assez de charger des moulins à vent sur mon cheval fatigué... Si, un jour, d'autres voulaient à nouveau tenter la tâche que je m'étais donnée (à commencer par le nouveau Comité Directeur du CRB-IT), je crois leur avoir laissé assez de matériels pour qu'ils n'aient pas à repartir d'un point 0... Et tant que je vivrai, je regarderai tout cela avec intérêt, mais d'un peu plus loin. Je reste un pèlerin sur la Voie Tengu, mais qui ralentit désormais sa marche, après avoir tant appris sur l'Homme...



[1]

Encore mille mercis à Roland Habersetzer pour sa franchise et le temps qu'il nous a consacré. Pour conclure, je dirais que ce que cet homme a accompli est si vaste qu'il faudra énormément de temps et de recul pour en prendre la juste mesure. Il n'a pas changé le monde, ni même le monde martial, car c'était tout bonnement impossible. Mais il a changé la vie de nombreuses personnes. En bien. Peu de gens peuvent se vanter d'un tel exploit. Et tout en devenant un Grand (des arts martiaux, de l'édition...), il a conservé les humbles manières des « petites gens » (l'expression n'est ici nullement

péjorative, au contraire). Cela, plus que toute autre chose, en dit long sur la qualité de l'homme comme de l'enseignant.

Plus que jamais, Roland est l'incarnation parfaite du ronin, ce samouraï sans maître. Dans le Japon féodal, l'on devenait ronin à l'occasion d'une défaite, d'une faute ou, surtout, de la disparition de son propre maître. Et, même si j'en suis désolé, son maître a effectivement disparu. Car il est le rescapé d'une autre époque, d'un autre monde, où les mots avaient un sens, où le respect se méritait, où la droiture dépendait certes en partie du caractère mais aussi de l'éducation. Roland est de ces hommes rares qui manient dans le même verbe des notions qui recouvrent aussi bien la technique, le courage et l'honneur. Et pourtant, il n'est jamais devenu un "dinosaur", il n'est pas resté figé dans le passé, prisonnier de coutumes anciennes, il a su évoluer, conserver l'essentiel tout en s'adaptant aux nécessités actuelles.

Par contre, là où il s'est éloigné drastiquement du destin peu enviable parfois du ronin, c'est dans le fait qu'il ne cheminera jamais seul. Des milliers de gens à travers le monde s'en inspirent, étudient ses ouvrages, suivent ses conseils. Ils ne changeront rien aux dérives de la masse, mais lui, ce sensei véritable, a élargi leur horizon. Mon horizon. J'ai un jour comparé Maître Habersetzer à "monsieur Miyagi" ou "maître Yoda". C'était évidemment un raccourci. Un clin d'œil. Il est en réalité bien au-delà de ces personnages de fiction. Et je mesure la chance de le connaître et de bénéficier de ses écrits publics depuis si longtemps (plus de 30 ans !) et de notre correspondance privée depuis... quelques années.

Merci Sensei pour cette lueur dans la Nuit, ce cap, qui permet, à quelques-uns dont je suis, de continuer à cheminer sans se perdre tout à fait.

[1] Nous vous recommandons également la lecture de la toute nouvelle version de L'Ultime Encyclopédie des Arts Martiaux de l'Extrême Orient, une édition mise à jour bien entendu par Roland Habersetzer et disponible chez Amphora dans une prestigieuse édition collector, à l'occasion des 50 ans de publication de l'auteur au sein de cette maison.